

Sylvain Lévi et l'Indochine

Victor Goloubew

Citer ce document / Cite this document :

Goloubew Victor. Sylvain Lévi et l'Indochine. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 35, 1935. pp. 550-574;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.1935.3981>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1935_num_35_1_3981

Ressources associées :

Sylvain Lévi

Fichier pdf généré le 07/02/2019



SYLVAIN LÉVI.

SYLVAIN LÉVI ET L'INDOCHINE.

Lorsque, âgé de 19 ans, Sylvain LÉVI devint l'élève d'Abel BERGAIGNE à l'École des Hautes-Études, ce maître était occupé à déchiffrer les inscriptions sanskrites rapportées de l'Indochine par Etienne AYMONIER. C'est à l'étude de ces documents que s'est formé le jeune indianiste et que s'est affermi chez lui ce sens des réalités historiques dont est pénétrée l'œuvre de sa vie. Ce ne fut cependant ni l'épigraphie khmère ni celle du Çampā qui fournit à Sylvain LÉVI la matière de son premier travail personnel. En 1885 parut son étude sur Kṣemendra, l'auteur de la *Bṛhatkathāmañjarī* (1). Elle nous montre clairement les voies où s'est engagée sa pensée de chercheur scientifique, et le centre de convergence vers lequel vont tendre, pendant près d'un demi-siècle, ses efforts les plus ardents et soutenus.

Ce centre ou plutôt ce plan d'attraction, c'est l'Inde ancienne, non pas l'Inde du védisme dont les orientalistes à la fin du siècle dernier, commençaient à se lasser un peu, mais celle du sanskrit classique. Déjà, au contact de la littérature sanskrite, s'annonçait chez Sylvain LÉVI cette fusion avec le génie indien qui fut, en quelque sorte, sa seconde naissance. Ses deux thèses de doctorat, présentées en 1890 à la Faculté des Lettres, attestent que cette fusion ne s'était pas faite sans que le futur apôtre de l'humanisme asiatique n'eût tourné, à maintes reprises, ses regards vers la Grèce. La principale thèse, une étude magistrale sur le *Théâtre Indien*, contient un long chapitre où sont discutées et en partie réfutées, les théories de WEBER et de WINDISCH sur les origines grecques du drame sanskrit (2). Quant à la thèse latine, elle s'intitule : *Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint*. Comme tant d'autres indianistes hellénisants du temps de sa jeunesse, Sylvain LÉVI était alors hanté par le problème des influences exercées par la Grèce sur l'Inde antique. Mais pour lui, ce problème était appelé à prendre un aspect et une ampleur tout particuliers, car au fur et à mesure qu'il en démêlait les fils, il se libérait, en esprit, de plus en plus des attaches qui le reliaient encore à l'Occident. C'était comme s'il refermait derrière lui, tout doucement, une porte qui ne devait plus s'ouvrir.

En 1887, pendant que s'opérait en lui cette lente transformation, Sylvain LÉVI fit la connaissance de deux étudiants Japonais, FUJISHIMA (Ryōon) et FUJIDA (Takutsuū), venus à Paris pour y recevoir ses leçons. Ils appartenaient à une riche et influente association religieuse, le Nishi-Honganji. Leur venue marque une date dans la vie de Sylvain LÉVI. Bouddhistes zélés, ils initièrent leur maître aux doctrines et traditions de leur secte. Ils lui parlèrent également de leurs temples et couvents, lieux de méditation et de studieuse solitude, en insistant sur le grand nombre de livres anciens et de manuscrits qui y étaient entassés depuis des siècles, et parmi lesquels il y avait des textes indiens, des dictionnaires sino-sanskrits, des traités sur le bouddhisme mahâyâniste. Sylvain LÉVI les écoutait avidement. Dès lors, il résolut de se rendre au Japon. Mais pour l'instant, il ne pouvait songer à traverser les mers, et ses deux disciples repartirent sans lui.

(1) *La Bṛhatkathāmañjarī de Kṣemendra*, JA., 1885, II, p. 397, et 1886, I, p. 178.

(2) *Le Théâtre Indien*, Paris, 1890 (Bibl. de l'École des Hautes-Études). Une excellente analyse de cet ouvrage a été donnée par M. L. RENOU dans *Sylvain Lévi et son œuvre scientifique*, JA., janvier-mars 1936, p. 5 et suiv.

Après le Japon bouddhiste, ce fut le tour de la Chine de lancer son appel au jeune Sylvain LÉVI. Ayant de bonne heure appris le chinois, il était à même, dès 1893, d'annoter une version du *Na-sien king (Milindapañha)*, éditée par Ed. SPECHT ⁽¹⁾. L'année d'après, il collaborait avec Ed. CHAVANNES à une notice sur les inscriptions de Kiu-yong Koan ⁽²⁾. C'est au contact de CHAVANNES que s'allume chez Sylvain LÉVI la flamme du sinologue. On sait quels liens affectueux unissaient les deux savants. Leur science les situait, pour ainsi dire, aux deux pôles extrêmes de l'orientalisme asiatique, ce qui explique en partie la puissante attraction qu'ils exerçaient l'un sur l'autre. Ils se complétaient admirablement. Leur collaboration était des plus fécondes et ne cessa qu'avec la mort de CHAVANNES (1918). Ce qui leur était commun, c'était une préférence marquée pour le bouddhisme et l'œuvre de rapprochement spirituel, accomplie par cette religion essentiellement humaine, propice aux échanges d'idées, aux pieuses pérégrinations de l'esprit. Certes, chez Sylvain LÉVI, de même que chez Ed. CHAVANNES, il y avait affinité d'âmes avec les pèlerins bouddhistes, hindous ou chinois, dont ils nous ont conté la vie et commenté les itinéraires.

C'est en abordant, à l'aide de textes chinois, les problèmes si complexes des Yue-tche et des Çaka ou Indo-Scythes, que Sylvain LÉVI fut amené inopinément à pousser une pointe du côté de l'Indochine. Depuis la mort de son maître A. BERGAIGNE, il avait perdu cette contrée un peu de vue, peut-être parce qu'elle se trouvait en dehors du tracé idéal, où s'étaient confinés ses travaux. L'occasion de reprendre contact avec elle lui fut fournie par un passage du *Kou-hin-tou-chou* dont il avait fait l'objet d'un article pour les *Mélanges Charles de Harlez* ⁽³⁾. Le titre de cet article est : *Deux peuples méconnus*. Sylvain LÉVI y identifie les Meou-loun des auteurs chinois avec les Muruṇḍa, un peuple de l'Inde du Nord, dont les origines indo-scythes ne paraissent point douteuses. Ces Muruṇḍa, il nous les montre en relations suivies avec le Fou-nan. Il met ainsi en valeur le rôle joué par les Çaka en Extrême-Orient, comme propagateurs de la civilisation indienne. « Ces étranges courtiers de la civilisation, écrit-il, venus des frontières septentrionales de la Chine, des pâturages de Sibérie, des steppes du Turkestan, héritiers de la culture hellénique en Bactriane, disciples des Mages iraniens, patrons du bouddhisme, protecteur du jainisme, refoulés par des poussées successives de l'Afghanistan au Penjab, du Penjab à la Joumna, de la Joumna à la vallée du Gange, ont servi enfin à porter le génie brahmanique chez les barbares de l'Inde transgangétique, jusqu'aux confins de la Chine méridionale. Cet énorme mouvement tournant ouvre à la fois les deux voies que la propagande bouddhique va suivre pour conquérir l'Extrême-Orient. »

On peut se demander si Sylvain LÉVI, en rédigeant ce passage, n'avait pas songé à publier, à la suite de sa notice sur les Muruṇḍa, d'autres travaux, consacrés aux

(1) Ed. SPECHT, *Deux traductions chinoises du Milindapanho* (avec une introduction et des notes par Sylvain LÉVI), dans *Transactions of the ninth Congress of Orientalists*, Londres, 1893, t. I, p. 518-529. Cf. à ce sujet *Les Versions chinoises du Milindapañha*, par Paul DEMIÉVILLE, *BEFEO.*, 1924, p. 1 et suiv. Voir également L. RENOU, *op. cit.*, p. 13.

(2) Ed. CHAVANNES et S. LÉVI, *Note préliminaire sur l'inscription de Kiu-yong-Koan*, *JA.*, 1894, II, p. 354. Cf. L. RENOU, *op. cit.*, p. 11-12.

(3) Leyde, 1896, p. 176-187.

Çaka d'outre-mer, ceux qui traversèrent l'Océan Indien pour se mêler aux « barbares de l'Inde transgangétique » et fonder de nouveaux royaumes. Quoi qu'il en soit, les archéologues de l'Ecole Française ne sont pas les derniers à regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin les recherches amorcées par lui il y a quarante ans, car ce parfait connaisseur du monde indo-scythique aurait peut-être trouvé la clef d'un problème qui ne cesse de hanter les historiens de l'art khmèr primitif : celui de savoir pourquoi dans certaines sculptures pré-angkoriennes on voit des divinités hindoues parées de la tiare cylindrique des satrapes perses, à côté de personnages coiffés du bonnet phrygien des Çaka.

En 1897, Sylvain LÉVI est chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une mission dans l'Inde et au Japon. Débarqué à Bombay, en octobre, il visite d'abord le Kathiawar, Allahabad, Jeypore, Lakhnow, Ayodhya, Bénarès. A Bénarès, la « Jérusalem de l'hindouisme », il observe la vie journalière des cultes brâhmaniques et s'exerce à la pratique du sanskrit par de longues et fréquentes conversations avec les pandits. Il se rend ensuite à Patna, l'antique Pātaliputra, et parcourt une région particulièrement riche en vestiges bouddhiques dont le centre historique est Kapilavastu, la ville où naquit le Buddha. A Calcutta, Sylvain LÉVI obtint l'autorisation, demandée dès son arrivée dans l'Inde, de pénétrer dans le Népal. Pendant deux mois il séjourne dans ce royaume sub-himalayen, seul Européen, sans compagnon, sans guide, mais bien accueilli par le Darbar et le chef suprême de l'armée gourkha, DEB SHAMSHER JANG. Ses recherches dans les bibliothèques et vihâras sont fructueuses. Sa trouvaille la plus importante est une copie absolument complète du *Sūtrālaṃkāra* d'ASAṄGA, datée de 1672 A. D. ; le propriétaire du précieux manuscrit refuse de s'en dessaisir, mais il autorise l'illustre « Buddha Sahib » à l'examiner et à en faire prendre copie. Les détails de ce beau voyage sont contés dans un « carnet de séjour » dont certaines pages, limpides et fraîches comme l'air vivifiant du Népal, mériteraient d'être apprises par cœur (1).

De l'Inde, Sylvain LÉVI se rend au Japon. Il y arrive au printemps et il y reste jusqu'en automne. Là, également, la moisson est riche. Les membres du Nishi-Honganji le reçoivent comme un ami et un maître. Toutes les bibliothèques lui sont accessibles, et volontiers on lui offre l'hospitalité dans les couvents éloignés des grandes villes. Ainsi ses visions d'il y a dix ans deviennent réalité. Il rentre en Europe enchanté de ce qu'il a vu au Japon et de ce qu'il en rapporte dans ses malles et ses caisses en fait de livres, d'estampages, de manuscrits copiés à son intention. Désormais, dans la pensée du grand orientaliste, ce pays sera l'une des terres promises du sanskritisme moderne.

Dans le rapport présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 27 janvier 1899, Sylvain LÉVI ne fait pas mention d'une escale à Saigon pendant laquelle il fut l'hôte du Gouverneur général Paul DOUMER (2). Cette omission s'explique. Le savant indianiste n'avait été chargé d'aucune mission pour l'Indochine. Il n'avait pas visité les ruines d'Ankor, ne s'était livré à aucune recherche dans les pagodes et bibliothèques annamites. Pourtant, cette relâche de quelques jours dans la capitale

(1) S. LÉVI, *Le Népal*, Paris, 1905, t. II, p. 306-408.

(2) *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1899*, IV^e série, t. XXVII, p. 71-92.

de la Cochinchine est un événement qui date dans l'histoire de l'orientalisme français, car c'est au cours d'un entretien que Sylvain LÉVI eut avec Paul DOUMER, dans le palais du Gouvernement à Saigon, que fut décidée la création, en Indochine, d'une « Mission archéologique permanente ».

Sylvain LÉVI avait le don de la persuasion, de la vision enthousiaste et communicative. Il agissait par contagion sur ceux qu'il voulait convaincre. Il se sentit vite en parfaite communion d'idées avec Paul DOUMER. C'était comme la rencontre providentielle de deux énergies qui jusque-là avaient suivi, à leur insu, des voies parallèles.

Au moment où Sylvain LÉVI s'embarquait pour l'Inde, trois maîtres de l'indianisme, Auguste BARTH, Michel BRÉAL, Emile SENART, venaient d'ébaucher le plan d'une Ecole Française à Chandernagor. Bien que le projet fût accueilli avec sympathie par de nombreux orientalistes, Sylvain LÉVI n'était pas de ceux qui en considéraient la prochaine réalisation comme probable. Il savait qu'il lui manquait un élément essentiel pour sa mise au point définitive : l'appui du Gouvernement. De plus, on pouvait se demander si Chandernagor, colonie-fantôme en marge de l'immense Empire indo-britannique, était bien le lieu où pouvait prospérer une institution savante française de l'envergure des Ecoles d'Athènes et de Rome.

Paul DOUMER, de son côté, avait entrepris, dès sa nomination comme Gouverneur général, de redonner de l'essor aux sciences en Indochine. Simultanément, il avait doté la colonie d'un Service géographique, pour l'étude de son sol, d'une Mission scientifique, pour celle de sa faune et de sa flore, d'un Observatoire météorologique chargé d'étudier la formation et la marche des typhons et d'en signaler l'approche (1). Il lui restait encore à créer un centre de recherches pour les ethnologues, les linguistes et les archéologues.

Ce fut le grand mérite de Sylvain LÉVI d'avoir conseillé à Paul DOUMER de fonder, en quelque sorte, ses projets avec ceux de l'Académie, et de réaliser ainsi en Indochine ce qui ne paraissait ni réalisable, ni viable dans l'Inde. Était-ce lui qui mit entre les mains de son hôte l'admirable essai sur *l'Orientalisme en France* de James DARMESTER ? (2) Ce que nous pouvons attester, c'est que Paul DOUMER l'avait lu l'année même où il signa l'arrêté qui fit de lui le fondateur de l'Ecole Française, et que bien des années après, en pleine Guerre, il se souvenait de cette lecture avec une étonnante précision.

L'arrêté du 15 décembre 1898 « portant règlement pour la Mission archéologique de l'Indo-Chine », fut suivi, quinze jours après, de la nomination de son premier Directeur. Sur la présentation de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paul DOUMER agréa pour ce poste Louis FINOT, alors chargé de l'enseignement du sanskrit à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. Sylvain LÉVI eut ainsi la joie de voir confier à l'un de ses jeunes et brillants disciples les destinées d'une institution savante que non seulement il avait vu naître, mais à laquelle l'unissaient les attaches d'une paternité spirituelle.

Cette paternité, hâtons-nous de le dire, n'avait rien d'officiel. L'Ecole en bénéficiait, pour ainsi dire, en marge du patronage qui revenait de droit à l'Institut. Jamais

(1) Cf. *L'Ecole Française d'Extrême-Orient depuis son origine jusqu'en 1920*, BEFEO., 1920, p. 2.

(2) JAMES DARMESTER, *Essais Orientaux*, Paris, 1883, p. 1-103.

Sylvain Lévi n'était intervenu directement dans ses affaires, n'avait exercé sur elle une autorité autre que celle que lui conféraient son immense prestige scientifique et l'inextinguible flamme de son génie. Ce qu'il était pour elle, on ne peut le savoir qu'en pénétrant dans le cadre intime de ses relations personnelles. La plupart des savants qui collaborèrent à l'œuvre de l'Ecole Française avaient reçu ses leçons, comptaient parmi ses amis. Le prodigieux savoir de Sylvain Lévi, la parfaite aisance avec laquelle il s'attaquait, tantôt en sanskritiste, tantôt en sinologue ou en tibétisant, aux problèmes philologiques les plus variés et les plus complexes, sa connaissance de l'Inde et du Japon, l'intérêt vibrant, presque fébrile que lui inspirait toute découverte ou trouvaille réalisée dans le vaste domaine des études extrême-orientales, faisaient de lui un initiateur et guide idéal pour les jeunes orientalistes qu'il destinait à l'Ecole (1). M. CÉDÈS nous a dit ce qu'était l'enseignement de Sylvain Lévi (2). Il a évoqué également le souvenir de ces « soirées de lundi, qui, à partir de 1908, devinrent des samedis », et où le *guru* aux cheveux grisonnants, mais encore si jeune par ses gestes vifs et l'intonation chaude de sa voix, recevait chez lui, rue Guy de la Brosse, ses nombreux amis et élèves. Les membres de l'Ecole qui passaient leur congé à Paris ne manquaient jamais de participer à ses réunions. Ils y retrouvaient leurs anciens condisciples, leurs compagnons de brousse, au milieu d'un essaim d'indianistes et de sinologues en herbe. On y rencontrait L. FINOT, A. FOUCHER, Paul PELLIOU, Ed. HUBER, Claude MAITRE, Jules BLOCH, L. AUROUSSEAU, Henri PARMENTIER. . . Et bien des fois une lettre datée de Hanoï ou d'Ankor, lue à haute voix par le maître de maison, donnait lieu à un échange animé d'idées, à des discussions passionnées qui se prolongeaient bien au delà de minuit. . .

Ce n'est qu'en 1922 que se présenta pour Sylvain Lévi l'occasion de revoir l'Indochine. Elle lui fut offerte par une mission officielle au cours de laquelle il avait à visiter, tout comme en 1897-98, l'Inde et le Japon (3). Le 18 octobre il arrivait à Saïgon, accompagné de M^{me} Sylvain Lévi. Accueillis au débarquer par Louis FINOT, les voyageurs se rendirent à Phnom Péñ et de là à Ankor. Faute de temps, ils n'y restèrent que quatre jours (du 23 au 26 octobre). Guidés par M. PARMENTIER et M. MARCHAL, ils firent le tour traditionnel des ruines, visitèrent les chantiers du Nâk Pân, dont on venait de dégager les bassins et le temple central. On était alors à la fin de la saison des pluies. Sous un ciel encore chargé de nuages, la forêt avait pris un aspect printanier. Ainsi que cela se produit tous les ans, depuis des siècles, elle revenait à l'assaut des temples déserts, en les encerclant de ses jeunes pousses et en y répandant la semence d'herbes folles, prodigieusement hautes et touffues. Le moment était bien choisi, pour faire sentir à un Sylvain Lévi la patiente continuité des efforts, au prix desquels l'Ecole Française poursuivait d'année en année, la lente

(1) Voir à ce propos les lettres adressées par Ed. HUBER à ses parents et amis en Suisse, dans *Eduard Huber, ein schweizerischer Sprachengelehrter, Sinolog und Indochinaforscher*, par Casimir SCHNYDER, Zurich, 1920, p. 4-6.

(2) *Supra*, p. 510.

(3) La première partie de ce voyage a été contée par M^{me} Sylvain Lévi dans un attrayant petit livre intitulé *Dans l'Inde*, Paris, 1925. Une conférence consacrée à l'Inde et au Népal fut faite par Sylvain Lévi à son retour à Paris, à la Société de Géographie, le 8 février 1924 ; cf. *La Géographie*, t. XLI, p. 328-347.

résurrection d'Ankor. Il songea, en même temps, à la beauté et à la grandeur de l'œuvre accomplie par les premiers explorateurs de cet inoubliable site. La quintessence de ses impressions et idées, il la donna quelques années plus tard dans la préface d'un ouvrage sur l'Indochine, publié sous sa direction : « France maternelle, entraînée par l'essor de l'Europe vers les avancées extrêmes de l'Asie Orientale, tu y as, dans l'espace d'une existence humaine, accompli une tâche gigantesque. Angkor, au nom maintenant glorieux, en est le symbole exact ; en 1860, l'oubli avait recouvert son souvenir comme la forêt avait recouvert ses monuments. Tu es venue, tu as amené ce que tu aimes par-dessus tout, l'ordre et la clarté ; tu as défriché, tu as interrogé les pierres depuis longtemps muettes ; tu leur as arraché le secret de leur histoire et de leur architecture ; tu as rendu aux monuments la beauté de leurs lignes, et à tes sujets d'adoption la conscience de leur grandeur millénaire. Le monde s'est enrichi d'une merveille nouvelle qui exprime toute une civilisation, comme les Pyramides, le Parthénon, le Taj-Mahal. Que d'autres discutent tes mérites ou tes erreurs dans la politique ou l'administration, c'est leur droit, et tu respectes trop l'esprit critique pour t'en offenser. Mais ici, les plus malveillants n'ont qu'à t'admirer ; en moins des trois quarts d'un siècle occupés par les deux guerres meurtrières qui avaient décimé tes élites, tu n'as pas cessé de donner à cette lointaine Indochine les ouvriers de la besogne nécessaire, et quand il l'a fallu, les héros et les martyrs. » (1)

En visitant à Ankor les chantiers du Nāk Pān, Sylvain Lévi eut à donner son avis au sujet d'une hypothèse de Louis FINOT, alors tout récemment émise. Il s'agissait d'un mystérieux cheval de pierre, plus grand que nature, dont on avait retrouvé les fragments épars dans la brousse et que M. MARCHAL allait reconstituer, bloc par bloc, devant les marches du principal sanctuaire. A l'encolure de ce cheval, à sa queue et à ses sabots étaient suspendus par grappes des êtres humains dont les attitudes expressives trahissaient l'angoisse des naufragés. Louis FINOT avait cru y reconnaître le cheval miraculeux Balāha, héros d'un jātaka célèbre (2). Sylvain Lévi se rangea sans hésitation à son avis. Lorsqu'il apprit que d'autres sculptures d'inspiration bouddhique avaient été reconnues au Nāk Pān, il demanda à les voir toutes. En les examinant l'une après l'autre et en écoutant les explications que lui donnaient son ami FINOT et M. MARCHAL, il levait parfois les yeux vers une magnifique liane arborescente dont le dôme de feuillages touffus s'épanouissait au-dessus de la chapelle dédiée au bodhisattva Lokeçvara. Cette plante le fascinait. Elle évoquait pour lui les arbres sacrés de l'Inde, lui rappelait les liens mystiques qui unissent la sagesse des hommes aux forces inconscientes de la nature. Plus d'une fois, par la suite, il exprima le désir qu'on laissât intactes ses branches et ses racines le jour où serait décidée la restauration du temple. Singulière et émouvante coïncidence ! Peu de temps après la mort de Sylvain Lévi, les amis du maître disparu apprirent qu'une bourrasque soudaine, d'une violence exceptionnelle, avait anéanti l'arbre-liane du Nāk Pān..

(1) *L'Indochine*, ouvrage publié sous le patronage du Commissariat général de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris, Paris, 1931, t. I.

(2) Cf. Victor GOLOUBEV, *Le Cheval Balāha*, BEFEO., 1927. p. 223-237. Les documents étudiés dans cet article ont fourni à Sylvain Lévi la matière d'une leçon au Collège de France.

Revenus à Saïgon dans les premiers jours de novembre, Sylvain Lévi et ses compagnons de route partirent pour Hanoï par voie de terre. Lorsqu'on consulte, aux archives de l'Ecole Française, le dossier qui se rapporte à ce voyage, on a l'impression d'assister à une longue suite de péripéties et de scènes de détresse. Un premier télégramme adressé par le Résident supérieur en Annam au Gouverneur général, à la date du 8 novembre, est ainsi libellé : « M. Lévi et suite se trouvent à Nhatrang depuis 5 (novembre) par suite typhon rendant passage Song Darang impossible jusqu'ici gagner Quinhon. Vous tiendrai au courant. » Un autre télégramme, expédié cinq jours après, annonce que « M. Lévi et sa suite partis de Nhatrang ont été arrêtés par inondation au tram de Hathanh à 30 kilomètres au Sud Song-Cau. » Ce message à peine transmis, le Gouverneur général en reçoit un autre l'avisant de l'arrivée de Sylvain Lévi à Sông Cầu, mais l'informant en même temps que l'illustre savant et ses compagnons d'infortune ne peuvent continuer leur voyage autrement qu'en bateau. C'est avec un réel soulagement que nous apprenons enfin par un quatrième et dernier télégramme que « M. Lévi et suite » se sont embarqués pour Tourane le 14 novembre, à 15 heures, sur un baliseur envoyé de Qui-nhơn. Quant à la traversée qui dura plus de 12 heures, on ne peut s'en faire une idée exacte, si l'on n'a pas eu l'occasion soi-même de naviguer en chaloupe au large des côtes d'Annam, sur une mer démontée par un récent typhon !

Malgré toutes ces mésaventures et les complications qui en résultèrent, Sylvain Lévi visita Phan-rang et le temple de Pō Klauñ Garai, Nha-trang avec le sanctuaire de Pō Nagar et l'emplacement de l'antique inscription de Vỗ-canh, les ruines de Đông-dương, le musée de Tourane. Par suite du mauvais état des routes, il fallut toutefois renoncer à Mĩ-sơn. A Huè, Sylvain Lévi assista à l'inauguration de la nouvelle Ecole des Hautes Etudes annamites, due à l'initiative du Résident supérieur PASQUIER et dont la direction avait été confiée à un ancien membre de l'Ecole Française, M. DUFRESNE. Le long et fatigant voyage prit fin le 26 novembre, avec l'arrivée à Hanoï.

Deux fois, pendant son séjour dans la capitale du Tonkin, Sylvain Lévi eut à prendre la parole au cours d'une réunion publique. Le 9 décembre eut lieu sa réception à la Société de Géographie. La séance était présidée par Louis FINOT. Après les discours d'usage, Sylvain Lévi fit sur le ton de la causerie une conférence sur le Népal. Elle fut spirituelle, nourrie de faits, brillante (1).

Le conférencier évoqua d'abord les divers aspects physiques du Népal pour retracer ensuite l'histoire de ce pays encore si peu connu des Européens. « De tout temps, disait-il, le Népal semble avoir été peu accueillant aux étrangers. Le premier document où nous voyons apparaître les Européens, où nous les devinons plutôt, est une inscription polygraphique tracée sur l'ancien palais de Katmandou et où un roi poète, collectionneur d'alphabets, a essayé de réunir les échantillons de toutes les écritures qui lui étaient connues. Dans ce grimoire daté 1654

(1) Voir le compte rendu, par le lieutenant-colonel BONIFACY, dans l'*Avenir du Tonkin*, n° 8010 (11-12 décembre 1922). En outre, nous avons sous les yeux le texte d'une conférence sur le même sujet, faite à Paris à la Société de Géographie, le 8 février 1924. Nous l'avons utilisé pour rectifier quelques petites erreurs qui s'étaient glissées dans l'article du lieutenant-colonel BONIFACY ; cf. *La Géographie*, t. XLI, 1924, p. 328 et suiv.

il y a trois mots nettement écrits : AUTOMNE, WINTER et à la bonne manière du XVIII^e siècle, en magnifiques caractères Louis XIV, L'HYVERT. Il est assez émouvant de se trouver devant cette énigme : qui est venu là ? D'autant plus que quatre ou cinq années plus tard, nous y voyons passer deux Européens, deux pères jésuites, GRUEBER et DORVILLE... C'est par eux que le Népal a été introduit dans le domaine de la géographie européenne. » En 1768 se passe un fait décisif pour le Népal. Le pays est conquis sur ses anciens habitants, les Névari, par les Gourkhas, rudes montagnards de race mongolique comme les Tibétains. Sylvain LÉVI fit l'éloge des Gourkhas en vantant leur courage, leur amour de l'indépendance et en insistant sur un fait qui ne pouvait laisser indifférent son auditoire : le Népal où aucun Anglais ne pénètre sans la permission du Mahārāja régnant, a prêté ses admirables soldats aux alliés de la France, lors de la Grande Guerre : « Afin de calmer les scrupules de ses hommes qui, suivant les idées hindoues, ne pouvaient traverser la mer sans perdre leur caste, ce qui est le comble de l'abomination, le Mahārāja fit décider que, pour cette guerre, l'interdiction serait levée, et que pourvu que les hommes s'attachent à suivre autant que possible les prescriptions religieuses, toute impureté leur serait évitée. On sait comment les Gourkhas se conduisirent sur le front français, avec quelle abnégation et quel dévouement. Ils en ont rapporté une admiration profonde pour la paysanne française, dirigeant la ferme, prenant part aux travaux en l'absence de son mari, lisant son journal, et en commentant les nouvelles à ses hôtes de passage... » Ayant ainsi créé une atmosphère de sympathie autour de son sujet, le conférencier parla de l'œuvre civilisatrice que son ami, le Mahārāja Chandra Shamsher JANG, poursuivait au Népal depuis 1901, date de son avènement au pouvoir. La fin de la causerie fut consacrée aux anciens maîtres du pays, les Névari. Ce furent les Névari qui portèrent au Tibet la religion bouddhique, y répandirent la connaissance des textes sanskrits. Les temples qu'ils élevèrent sont des merveilles de l'art ; ajourés, sculptés, ciselés sous toutes leurs faces, ils ajoutent le charme de leurs vives couleurs à la beauté du ciel et du soleil. « Les Gourkhas, continua Sylvain LÉVI, ont conservé les relations avec le Tibet qui leur paie un impôt bien que les Anglais s'y soient opposés ; ils y ont trois délégués. C'est le Népal qui est la meilleure porte d'entrée au Tibet, c'est par lui que passeront les richesses de toute sorte qui y abondent, quand ce centre de l'Asie si fermé encore aujourd'hui sera entré dans la grande voie du progrès. L'Indochine ne peut se désintéresser de ces pays qui la touchent presque. Les Anglais, comme toujours, cherchent à exercer leur influence à Lhassa, ils y ont actuellement une mission bouddhique qui travaille pour eux. D'un autre côté les Soviets qui n'ont jamais abandonné les projets d'hégémonie des Tsars sur l'Asie centrale, y ont actuellement trois délégués. Ces intrigues ne sont pas ignorées au Népal. » En terminant, Sylvain LÉVI demanda à la Société de lui permettre d'écrire au Mahārāja pour lui dire avec quelle sympathie la conférence donnée sur son pays a été écoutée et pour lui exprimer la reconnaissance des Français d'Asie pour le rôle glorieux que ses soldats ont joué pendant la Grande Guerre. Et le lieutenant-colonel BONIFACY ajoute dans son compte rendu : « Il est inutile de dire que les assistants ont acquiescé au désir de l'éminent conférencier, cette démarche ne pouvant que développer les sentiments du Maharadjah pour les Français. »

Si la causerie de Sylvain LÉVI à la Société de Géographie, en faisant connaître aux intellectuels de Hanoi l'histoire et l'organisation politique d'un vaste état indien, ne se rattachait pas directement à l'Indochine, le discours du Maître, prononcé le 8 décembre à une séance de l'AFIMA, fut consacré par contre à un problème

essentiellement indochinois, celui de l'adaptation de la Société annamite actuelle à la vie moderne (1). Renonçant à l'étudier sous tous ses aspects, Sylvain Lévi fit une pénétrante analyse des phénomènes psychologiques qui ont résulté et résultent encore de la rencontre de la langue française avec la langue annamite. « Le mot, le verbe, disait-il, a dans chaque langue des racines profondes dans la civilisation de chaque peuple, des liens qui le rattachaient aux autres mots. Il ne suffit pas, comme on pourrait le croire, de chercher dans un dictionnaire franco-annamite un mot pour y trouver son équivalent, car tel mot annamite éveille dans l'esprit annamite des concepts que le mot français ne contient pas et réciproquement. Il s'ensuit que pour parler et comprendre une langue étrangère sans psittacisme, il faut penser comme ceux dont c'est la langue maternelle, comprendre leur pensée, leur civilisation. » La partie du discours qui fait suite au passage cité, est une critique sévère du système d'enseignement pratiqué par les Anglais dans l'Inde. Le produit de ce système, le *babou* indien, verbeux, beau parleur, exprimant en anglais des idées qu'il ne peut concevoir comme les Anglais et méprisant la civilisation dont il est sorti, est, d'après Sylvain Lévi, odieux à la fois aux Anglais et à ses propres compatriotes. En rejetant l'*hindi* et le *bengali* comme langues trop pauvres, l'Angleterre a blessé le sentiment profond des Hindous. Libres aujourd'hui d'orienter leurs pensées comme bon leur semble, ceux-ci suppriment partout l'anglais pour en revenir à leurs langues maternelles. Quelles sont les conclusions à tirer de cette expérience pour l'enseignement, en Indochine, du français comme *langue-véhicule* ? Sylvain Lévi ne le dit pas, mais il le laisse deviner, en insistant sur le fait que l'annamite comme le chinois appartiennent au système linguistique le plus éloigné du système européen, les langues indiennes étant parentes pour la plupart des langues parlées en Europe (2).

A propos de la réception faite à Sylvain Lévi à l'AFIMA, il est bon peut-être de rappeler à nos lecteurs indochinois que le thème traité dans son discours fut repris par lui, deux ans après, dans une communication présentée à l'Académie des Sciences Coloniales sous le titre : *L'Enseignement en Indochine* (3). Si nous n'en pouvons reproduire ici le texte en entier, du moins les lignes qui vont suivre suffiront-elles peut-être à mettre en relief l'intérêt qu'inspirait à Sylvain Lévi la race annamite et la haute idée qu'il s'était faite de ses aptitudes intellectuelles :

« En Annam, nous avons le plus beau matériel humain — pour employer une expression que les Allemands ont mise de mode — qu'on puisse trouver en Extrême-Orient et en Orient. Nous connaissons tous par expérience l'infinie souplesse du génie japonais ; nous avons vu ce qu'il peut donner. Cet heureux pays d'Annam, qui vit dans un cadre aussi beau que le cadre japonais, se développe dans les mêmes lignes ; il a hérité des mêmes aptitudes ; il est aussi susceptible de développement littéraire, artistique, économique ; de plus, l'Annamite a cette souplesse que nous

(1) Le compte rendu de ce discours parut également dans *l'Avenir du Tonkin* (10 décembre 1922). Nous rappelons à nos lecteurs que les initiales AFIMA désignent l'Association pour la Formation Intellectuelle et Morale des Annamites (Khai-tri-tiên-dúc) fondée à Hanoi en 1919.

(2) Compte rendu dans *l'Avenir du Tonkin* ; cf. précédentes notes.

(3) Séance du jeudi 4 décembre 1924 ; cf. *Académie des Sciences Coloniales, Comptes Rendus des Séances et Communications*, t. IV, 1924-25, p. 345-355.

admirons dans le génie japonais et qu'on trouve si peu chez les peuples d'Extrême-Orient. Si nous savons former ces éléments, pour nous, et en employant leurs moyens, et non pas les nôtres, nous avons là — je ne parlerai pas d'agents de propagande, ce serait ridicule et misérable — nous avons là des moyens de pénétration au service de la civilisation. Nous avons un moyen de pénétration incomparable grâce, notamment, à cette culture chinoise que certains partis, en Indochine, veulent éliminer.

« Il est curieux de voir que les partis extrêmes se rencontrent sur ce terrain : c'est une indication assez nette. Les uns veulent écraser le caractère chinois parce qu'ils espèrent faire table rase pour le christianisme ; les autres espèrent chasser la morale chinoise et introduire la morale laïque toute pure. Qu'on se donne la main, et c'est nous qui risquons de payer dans l'avenir.

« Or, avec ces Annanites, on peut faire une population admirable ; ce peuple, tel qu'il est, a l'avantage de se multiplier à l'infini ; c'est le plus prolifique du monde. D'autre part, nous pouvons former là une élite, à laquelle nous devons apporter la culture française dans la mesure où ces hommes voudront l'accepter. Car, il ne faut pas la leur imposer ; il faut faire un marché avec eux ; il faut leur dire que le monde a changé ; il faut leur montrer ce que notre culture a produit, ce qu'elle est capable de produire. Il faut que le mouvement vienne d'eux, que ce soit eux qui demandent et que nous ayons l'air de concéder ce que, jusqu'ici, nous avons eu tendance à imposer. »

La réunion où fut lue cette communication était présidée par Paul DOUMER. L'ancien Gouverneur général y prit lui-même la parole, pour exprimer ses vues sur l'enseignement du français en Indochine. « Il s'agit, disait-il, de donner à la population une base morale qui va la conduire dans la vie. En Indochine, la population possède déjà cette base morale. Chez le peuple annamite, en particulier, cette morale se forme dans les premiers balbutiements de l'enseignement primaire. Dans les premiers caractères qu'on apprend à ces indigènes se trouvent les maximes les plus belles et les plus hautes que l'humanité ait jamais formulées. Par conséquent, ces hommes sont imprégnés, dès leur passage à l'école locale, de ce qui va être la base morale de leur vie.

« Au moment de créer d'autres écoles à côté des pagodes, il fallait se préoccuper de savoir si ce qu'on allait superposer aux pagodes et si ce qu'on dirait de nouveau à ces populations conviendrait à leur cerveau formé par des siècles de civilisation et habitué à une morale traditionnelle sucée avec le lait.

« J'ai beaucoup hésité sur ce problème. La question de religion était laissée de côté. Nous n'avons pas de religion d'Etat ; nous n'allions donc pas leur en imposer une. Je me suis dit : « Ne cherchons pas à leur enlever ces doctrines de Confucius qu'ils trouvent au berceau et qui font que cette population possède l'esprit de famille et pratique le respect du travail. Les éléments essentiels de la conduite de la vie leur sont inculqués dans leurs propres écoles ; par conséquent il faut nous demander ce que nous avons à ajouter à cet enseignement, à la fois dans notre propre intérêt et dans le leur. Dans notre intérêt, il faut leur enseigner la langue française. Il faut d'abord la faire pénétrer autant qu'on le peut dans l'enseignement primaire. Ce que je dis est encore plus vrai si je passe à l'enseignement secondaire qui a une grande importance, parce qu'il forme des intermédiaires entre nous et la population. » La pénétration de la langue française dans les milieux annamites, ajoutait Paul DOUMER, devait se faire « intelligemment et doucement ». « J'ai vu, disait-il, beaucoup d'éco-

les ; j'ai vu des indigènes de très près... Je suis toujours allé seul au milieu d'eux et je n'ai jamais eu aucune difficulté, aucune crainte... » (1)

Ainsi le hasard mit à nouveau Sylvain LÉVI en présence du grand homme d'état qui lui avait offert l'hospitalité vingt cinq ans auparavant, lorsqu'il débarquait pour la première fois en Indochine. Et comme autrefois, il s'établit entre lui et le fondateur de l'Ecole Française une vive communion d'idées. Mais cette fois, en marge des idées communes à l'un et à l'autre, il y avait des divergences assez sensibles. Dans son appréciation de l'effort fait par la France en Indochine, Sylvain LÉVI ne pouvait ne pas tenir compte de ce qu'il avait vu et observé dans l'Inde anglaise. Le spectre du *babou* indien le hantait, se dressait entre lui et les « Annamites de demain », autour desquels gravitait sa pensée préoccupée et inquiète. Paul DOUMER, lui, tirait son raisonnement d'une expérience acquise sur le sol même de l'Indochine. Au « cri d'alarme » poussé par l'illustre indianiste, il opposait le ferme espoir dans l'aboutissement de l'œuvre à laquelle il avait consacré tant d'efforts en Annam, au Tonkin et en Cochinchine. De quel côté était la vérité ? Il se peut qu'elle le fût des deux.

Avant de quitter l'Indochine, le Maître et M^{me} Sylvain LÉVI montèrent avec M. Henri PARMENTIER au Yunnan. Ils y retrouvèrent, par 1800 m. d'altitude, l'air léger et le soleil radieux du Népal. Et comme au Népal, ils se sentirent tout près du Tibet. Le Maréchal T'ANG KI-YAO mit à leur disposition ses interprètes et ses chaises à porteurs. Ils firent le tour de Yunnanfou dont les portes et la muraille étaient alors encore intactes, et visitèrent le Fan-tseu-t'a, curieux monument bouddhique du temps des Song, où des bas-reliefs du plus pur style chinois voisinent avec des textes sanskrits. Le 16 décembre Sylvain LÉVI fit une conférence sur l'*Humanisme en Asie* dans la grande salle de l'Association des Etudiants Yunnanais, où s'étaient réunis ce jour-là plus de 600 auditeurs.

Au Japon, Sylvain LÉVI reprend ses recherches dans les bibliothèques bouddhiques, fait des conférences dans les universités et les académies ; il est invité de plus à prêter son concours à M. l'Ambassadeur Paul CLAUDEL et au professeur J. TAKAKUSU pour l'organisation à Tôkyô d'une Maison Franco-japonaise « née d'un élan de rapprochement spontané entre deux grands peuples ». Il se voit ainsi une nouvelle fois appelé à mettre l'empreinte de son génie sur une œuvre scientifique dont l'un des buts était d'affermir et d'exhausser en Extrême-Orient le prestige intellectuel de la France. Cette fois encore, ce fut un de ses amis et anciens élèves, M. Alfred FOUCHER, qui devint, au printemps 1926, le premier Directeur de la nouvelle institution. Quelques mois plus tard Sylvain LÉVI accepta de lui succéder. En route pour le Japon, lui et M^{me} Sylvain LÉVI firent escale à Saïgon. C'est de là qu'il écrivait, le 27 août, à L. AUROUSSEAU, qui avait entre temps remplacé Louis FINOT comme Directeur de l'Ecole Française : « Mon arrivée à Saïgon a été un peu mélancolique. En octobre 22, j'ai trouvé FINOT et PARMENTIER au débarcadère et, après une année passée dans l'Inde, il me semblait reprendre la vie de famille. Cette fois, personne. Et comme l'escale de Haiphong a été supprimée, j'aurai touché l'Indochine sans revoir Hanoi, l'Ecole et vous. Et j'en ai l'âme un peu navrée. Je me console à penser que, au retour, dans un an, nous nous arrêterons en Indochine. Mais y serez-vous dans un an ? FINOT me dit que

(1) *Op. cit.*, p. 54-56.

vous allez prendre un congé, bien légitime après tant d'années de colonie. Allons-nous jouer au chat et à la souris ? Et j'aurais tant désiré vous parler de cette Maison Franco-japonaise que je vais recueillir des mains de FOUCHER pour lui donner une orientation précise et positive autant que les circonstances le permettront. Je veux en faire une sorte de Centre français où je m'efforcerai d'attirer la bonne société japonaise pour lui montrer la France d'après la guerre, la France d'aujourd'hui et de demain. Le Congrès du Pacifique qui va se tenir à Tôkyô en octobre va me donner une occasion utile ; je voudrais organiser une sorte d'exposition-présentation du travail accompli par la France en Extrême-Orient. J'ai demandé officiellement de Paris, et j'ai rappelé ici même ma demande à M. CLER, le chef du secrétariat particulier, j'ai demandé qu'on m'envoie les publications historiques, géographiques, économiques, philologiques dont l'Indochine dispose. Il faut que le *BEFEO* soit à la place d'honneur qui lui revient ; il faut que la Maison Franco-japonaise en ait un exemplaire, aussi complet que possible, à garder dans sa bibliothèque pour les travailleurs japonais et français qui auront à le consulter. J'ai eu soin de le spécifier nommément dans mon entrevue avec M. CLER ; je vous prie de vous assurer que l'envoi en sera fait, et sera fait à temps pour être à ma disposition en octobre à Tôkyô. Et, si vous prenez un congé, rentrez par le Japon et faites-nous le plaisir de passer nous voir. La Maison aura une chambre à votre disposition, et nous pourrons régler sur place ensemble les rapports nécessaires de nos deux institutions. C'est convenu, n'est-ce pas ? »

La démarche faite par Sylvain Lévi auprès du Gouvernement de l'Indochine ne fut pas vaine. Le 2 novembre Sylvain Lévi écrivait de Tôkyô à M. Alexandre VARENNE : « J'ai l'honneur de vous accuser réception des dix caisses de livres, cartes et documents relatifs à l'Indochine dont vous m'aviez annoncé l'envoi par une lettre datée du 15 septembre et adressée à l'Ambassade de France. Dès le 3 septembre, par une lettre personnelle, vous aviez bien voulu me promettre un don généreux. Il nous arrive au moment le plus opportun, le jour même où le Congrès inaugure ses séances (le Congrès Pan-Pacifique) ⁽¹⁾. M. LACROIX, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, délégué français à ce Congrès, a pu en faire état dans le discours qu'il a dû prononcer à la séance solennelle d'inauguration. Si l'Indochine n'a pas pu être représentée par une délégation particulière à ce Congrès où les colonies anglaises et américaines du

(1) Voir à ce sujet le discours de M. A. LACROIX, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, dans *Proceedings of the third Pan-Pacific Science Congress*, Tôkyô, 1926 (30 octobre-11 novembre), éd. par le National Research Council of Japan, 1928, vol. I, p. 80 : « En cours de route, j'ai reçu de notre Ministre des Colonies un message me notifiant que l'Indochine, la Nouvelle Calédonie et les Etablissements français de l'Océanie n'ayant pu, par suite de diverses circonstances, envoyer ici des délégués, me chargent de les représenter. . . A mon passage à Saigon, M. le Gouverneur général m'a, en outre, demandé de déclarer que l'Indochine sera heureuse et fière de voir une session ultérieure du Congrès se tenir à Hanoi. Elle ne formule pas de propositions pour la prochaine réunion, par courtoisie pour les pays qui ont fait déjà des demandes, mais elle souhaite que son invitation soit retenue pour un proche avenir ; les grands efforts qu'elle a faits dans de nombreuses directions scientifiques et qui sont attestés par le riche ensemble de publications envoyé à la Maison Franco-japonaise à l'occasion du Congrès, lui font penser qu'elle peut légitimement briguer un tel honneur. »

Pacifique sont si largement représentées, elle n'en fera pas moins grande figure, grâce à cet envoi. Je vais procéder d'urgence à l'installation dans notre grande salle d'une exposition de tous ces documents et j'inviterai les membres du Congrès à un thé qui sera servi dans la salle d'exposition.

« Je ferai de plus imprimer ou typer le catalogue de ces documents et j'en enverrai des exemplaires aux Universités et aux sociétés savantes du Japon pour les informer des ressources que la générosité de l'Indochine met à la disposition des savants du pays.

« Je me réjouis à voir la Maison s'associer de plus en plus intimement à l'Indochine. Nous avons actuellement comme hôte M. AUBOUIN, professeur au Lycée d'Hanoi, détaché à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et qui a été chargé à ce titre d'une mission d'études au Japon (1). M. SILICE, Directeur de l'Ecole des Arts indigènes à Phnom Penh, sera sans doute l'hôte de la Maison au mois de juin, pendant le séjour qu'il se propose de faire dans ce pays pour en étudier les arts. Il est permis d'espérer que ce mouvement de visiteurs se continuera. » (2)

Par le même courrier, Sylvain LÉVI annonçait à L. AUROUSSEAU la bonne arrivée à Tôkyô des caisses contenant le *Bulletin* de l'Ecole Française. « Nous avons reçu cette semaine, dans l'envoi en bloc de l'Indochine, la collection du *Bulletin*. Le ciel en soit béni, et vous aussi... M. AUBOUIN m'a dit que vous pensiez visiter le Japon quand vous partirez en congé pour la France. Avertissez-nous à temps pour que nous voyions à vous installer ici... Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous serons tous contents de vous revoir, de bavarder ensemble, et même de traiter de questions sérieuses, car il faut absolument que notre Maison soit en rapports réguliers, constants et suivis avec l'Ecole de Hanoi. Nous sommes deux stations sur la même grande route de la culture française, et il faudra étudier les moyens d'une collaboration méthodique. Une journée de conversation fera plus que des échanges de lettres prolongées... »

Le désir exprimé par Sylvain LÉVI à la fin de sa lettre ne se réalisa malheureusement pas. Pressé de regagner la France après un trop long séjour dans la colonie, L. AUROUSSEAU renonça à visiter le Japon. Le Maître ne devait plus le revoir. Nous avons à évoquer à ce propos la mémoire de deux autres membres de l'Ecole Française, morts, eux aussi, prématurément. Ni Claude MAÎTRE, ni Noël PERI n'eurent la joie de voir inaugurer cette « Maison de France » dont ils avaient préparé la création par

(1) A propos de cette mission, voir *L'enseignement supérieur au Japon et Le type de l'étudiant dans le roman contemporain au Japon* par Elie AUBOUIN, dans *Bulletin de la Maison Franco-japonaise, série française*, II, Tôkyô, 1927.

(2) A la fin de la même lettre, Sylvain LÉVI insiste sur l'importance que présente pour l'existence et le maintien de la Maison Franco-japonaise le concours financier de l'Indochine : « En raison des difficultés budgétaires de la Métropole, la subvention de 10.000 yen accordée par le Gouvernement de l'Indochine est absolument indispensable pour faire face aux dépenses de notre Maison ; sans elle notre équilibre budgétaire est impossible à établir. L'œuvre de rapprochement que nous poursuivons intéresse l'Indochine au même titre pour le moins que la Métropole. L'Indochine ne voudra pas exposer cette œuvre à disparaître, alors que l'Allemagne s'occupe d'en organiser une sur le modèle que nous lui avons fourni. »

de beaux et solides travaux (1). Ce fut M. Paul DEMIÉVILLE qui se chargea de la tâche que Sylvain LÉVI leur eût sans doute confiée. Assisté d'une équipe de savants japonais, le jeune sinologue réunit les matériaux pour les trois premiers fascicules d'une vaste encyclopédie bouddhique, le *Hôbôgirin*, parus en 1929-31 (2). En même temps, il publiait dans le *Bulletin de la Maison Franco-japonaise* une étude très appréciée des érudits bouddhistes sur l'*Authenticité du Ta tch'eng k'i sin louen*. Grâce à lui et à un autre ancien membre de l'École Française, M. Henri MASPERO, qui vint à Tôkyô en 1929, fut assurée, pendant plusieurs années, cette liaison spirituelle avec l'Indochine que Sylvain LÉVI avait inscrite en tête de son programme d'action (3).

C'est en mai 1928 que sonna pour ce grand ami du Japon l'heure du retour en France. Avant de s'embarquer avec M^m Sylvain LÉVI sur le *D'Artagnan*, il câbla de Yokohama à Louis FINOT qui l'attendait à Hanoi : « Prendrons courrier Hongkong Haiphong le 7 juin ». En cours de route les voyageurs décidèrent de se rendre à Java sur l'un des paquebots hollandais qui font escale à Hongkong et dont aucun ne touche en Indochine. Ce ne fut, sans doute, pas sans regret que Sylvain LÉVI adressa à son vieil ami, par la radio du bord, le message suivant daté du 5 juin : « Obligés renoncer Hanoi espérons autre rencontre ».

Deux années s'écoulèrent avant que n'eût lieu cette « autre rencontre ». Ce fut en 1930, à Paris, par un rayonnant dimanche d'avril. Frais débarqués, arrivés l'avant-veille de Marseille, nous étions, Louis FINOT et moi, conviés à un amical déjeuner rue Guy de la Brosse. Sylvain LÉVI, lui, était déjà rentré depuis plus d'un an dans son cadre parisien, avait repris ce lourd fardeau d'obligations et préoccupations journalières de tout genre, universitaires, sociales ou simplement humaines, qu'il savait porter avec tant d'allégresse. Cependant, il vibrait encore au souvenir des magnifiques découvertes qu'il avait faites en Indonésie, à Java et à Bali... Il nous conta comment, en examinant avec le Dr. P. V. VAN STEIN CALLENFELS les sculptures du Borobudur, il avait cru reconnaître dans certaines d'entre elles les illustrations d'un ouvrage bouddhique, le *Karmavibhaṅga*, dont il avait rapporté le texte sanskrit du Népal, six ans auparavant (4). Ce texte, bien entendu, il ne l'avait pas sous la main. Mais il disposait d'une version chinoise que le Dr. VAN STEIN CALLENFELS avait emprunté à la bibliothèque du « pasanggrahan » où les visiteurs du Borobudur s'abritent aux heures de la sieste. Les deux savants se mirent au travail, et en peu de temps la plupart des bas-reliefs furent identifiés ! Sylvain LÉVI n'eut pas moins de chance à Bali. En visitant, dans cette île, un sanctuaire dédié au dieu védique Varuṇa, il entendit les « pēdanda » ou prêtres locaux psalmodier les

(1) Cf. *Deux amis du Japon : Claude Maître et Noël Peri*, par V. GOLOUBEV, dans *Extrême-Asie*, octobre 1929 (numéro spécial sur le Japon), p. 719-726.

(2) *Hôbôgirin. Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises*. Publié sous la direction de Sylvain LÉVI et J. TAKAKUSU. Tôkyô, Maison Franco-japonaise.

(3) Il convient également de mentionner ici les séjours que fit à Tôkyô, comme pensionnaire de la Maison et rédacteur du *Hôbôgirin*, notre ancien collègue M. E. GASPARDONE, actuellement professeur à l'École des Langues Orientales à Paris.

(4) Cf. *Mahākarmavibhaṅga (La Grande Classification des Actes)*, par Sylvain LÉVI, Paris, 1932, p. 7. Voir également : *Annual Bibliography of Indian Archaeology*, Leyde, 1931, p. 7.

fragments de poèmes religieux en un sanskrit altéré, à peine intelligible. Il y reconnut aussitôt des passages d'une *Upaniṣad* appartenant à l'*Atharvaveda*. Les prêtres interrogés par lui, tout étonnés de l'intérêt passionné avec lequel il les écoutait, lui montrèrent les textes dont ils se servaient pour leurs récitations, et le Maître réussit ainsi à reconstituer une petite chrestomatie sanskrite qui fut à son retour imprimée dans l'Inde, à Baroda (1). Nous allions prendre congé de notre *guru* sur le seuil de son appartement, lorsque, d'un geste de la main, il nous fit repasser de l'antichambre dans son bureau. « Nous avons oublié l'Indochine », dit-il, quand nous nous fûmes rassis dans nos fauteuils. Et il nous exposa le plan d'un ouvrage qui allait paraître sous sa direction l'année suivante, à l'occasion de l'Exposition Coloniale de Vincennes. Le livre en question devait contenir une suite d'études sur l'Indochine rédigées pour la plupart par des membres ou correspondants de l'Ecole Française. « J'ai déjà écrit à Cœdès, ajouta-t-il, nous sommes d'accord. Je puis compter sur Przulski, Paul Mus, Robequain, André Masson . . . » Et séance tenante il nous commanda à chacun un article. Celui de Louis FINOT devait être consacré à l'histoire ancienne, le mien à l'art et l'archéologie. Le volume fut prêt pour l'inauguration du Pavillon de l'Indochine. Il est dédié à Paul DOUMER, à Louis FINOT et à l'Ecole Française d'Extrême-Orient (2).

Entre temps, l'Indochine avait fait à Sylvain LÉVI la bonne surprise de lui offrir un de ces « faits » précis, « impersonnels et définitifs » qui, selon lui, valaient infiniment mieux que les combinaisons où « s'exerce l'ingéniosité » des savants, fussent-elles des plus sagaces et séduisantes (3). En compulsant les ouvrages conservés à la Bibliothèque Royale de Phnom Péñ, M^{lle} Suzanne KARPELÈS avait relevé dans un manuscrit du *Rām Ker* (version cambodgienne du *Rāmāyaṇa*) un épisode se rapportant à Maṇimekhalā (Ceinture de Joyaux), la divine protectrice des naufragés. Or, Sylvain Lévi venait justement de publier dans l'*Indian Historical Quarterly* une étude sur cette déité, vénérée particulièrement dans l'Inde du Sud (4). La découverte faite par M^{lle} KARPELÈS lui permit de compléter cette étude par une notice annexe, parue dans le même périodique (5). A peine cette notice fut-elle publiée, qu'il reprit sa plume pour en écrire trois autres, dont l'une, la dernière, était consacrée aux images de Maṇimekhalā signalées par M^{me} C. PASCALIS au Cambodge et au Siam. L'un de ces articles, qui tous sont rédigés en anglais, se terminait ainsi: « It is no wonder that legends originating from the South-Eastern coast of India reached Cambodia; there are ample evidences of regular intercourse between this kingdom and the Southern dynasties, the Pallavas and the Colas. I hope I can later trace another

(1) Cf. L. RENOU, *op. cit.*, p. 48.

(2) Voir *supra*, p. 556, n. 1.

(3) Sur l'importance que Sylvain LÉVI attachait au fait « précis », voir *supra*, p. 508, (lettre citée par M. G. CÆDÈS).

(4) Numéro du 1^{er} janvier 1931. Cet article est en partie le résumé en anglais d'un mémoire présenté par Sylvain LÉVI à l'Académie royale de Belgique, le 2 juin 1930 (*Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, p. 293 et suiv.).

(5) Mars 1931, p. 173 et suiv. *On Maṇimekhalā the guardian deity of the sea (a Cambodian document)*.

evidence of the same kind, but in a converse direction.» (1) Quelle était cette « another evidence » ? Je ne l'appris que trois ans plus tard, lors de mon dernier congé en France.

Je venais de terminer au Cambodge une campagne archéologique pendant laquelle j'avais eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'étudier de près les sculptures du Bayon. Les bas-reliefs de la galerie supérieure m'avaient particulièrement attiré, car je croyais avoir deviné le sens de ces représentations. Il me semblait qu'elles avaient trait, toutes ou presque toutes, à un seul et unique sujet qui était l'histoire d'un roi guéri de la lèpre. Ce mytérieux personnage, on le voit tantôt assis ou étendu sur son lit de douleur, au milieu de ses femmes et servantes inquiètes ; tantôt prosterné devant un homme, ayant l'aspect d'un brâhmane, mais dont la coiffure rappelle simplement celle de Vāyu, dieu du vent ; tantôt voguant vers des régions lointaines, montagneuses et boisées, où abondent les lieux de pèlerinage et de pieuse retraite. Les derniers bas-reliefs, enfin, le montrent délivré de son mal et en train de regagner son royaume. Le maître, à qui j'avais communiqué un résumé de mes investigations, m'encouragea à les poursuivre jusqu'au bout. Un jour — c'était, si je m'en souviens bien, en juillet 1934 — il ouvrit devant moi un tiroir et en sortit un paquet de fiches. « Prends-les, me dit-il, et garde-les le temps que tu voudras. Tu verras que nos pensées se sont rencontrées ! » Les fiches, en effet, se rapportaient à un complexe de traditions et légendes dont le fameux Sdăč Komlōñ, le Roi Lépreux, était le centre. Je les rendis quelques jours après à Sylvain Lévi, après les avoir utilisées pour mes notes. L'une d'entre elles me fournit une indication particulièrement précieuse. Elle avait été prise à Madras et mentionnait l'existence, dans la bibliothèque de cette ville, d'un manuscrit en langue télugu, le *Kambhōjarājacaritam*, relatant le pèlerinage dans l'Inde d'un roi du Cambodge atteint de la lèpre (2). Ce récit, reposait-il, malgré ses atours mythologiques, sur un fait réel ? Le maître n'en paraissait pas convaincu. Cependant, il admit la valeur de certains arguments que j'avais en faveur de l'historicité de son héros. Je lui rappelai, notamment, qu'une statuette de bronze khmère représentant le bodhisattva-guérisseur Lokeçvara, avait été trouvée dans l'île de Ceylan, à Dondra, non loin d'une image rupestre du même saint (3). Sylvain Lévi connaissait cette dernière image, et il savait, de plus, qu'elle passait pour avoir été sculptée, en guise d'ex-voto, par un souverain étranger guéri miraculeusement de la lèpre (4). Il se souvenait également d'une autre tradition locale, d'après laquelle des guerriers khmers auraient vécu pendant quelques temps à Polonnaruwa, la capitale de Ceylan au XII^e siècle. « Tout cela est troublant, finit-il par dire... Il faut que je m'y remette... » Le roi Lépreux devint de plus en plus le thème favori de nos

(1) Ces trois notices, réunies en un seul article sous le titre *More on Mañimekhalā*, parurent dans *Ind. Hist. Quarterly* en juin 1931, p. 371-376. L'étude de M^{me} C. PASCALIS sur *Mañimekhalā en Indochine* a été publiée dans *la Revue des Arts Asiatiques*, t. VII, 1931, p. 81-92.

(2) L'École Française possède depuis peu une copie de ce texte, avec la traduction anglaise établie sur la demande de M. G. CŒDÈS.

(3) Cf. Victor GOLOUBEV, *Une idole khmère de Lokeçvara au Musée de Colombo*, BEFEO., 1924, p. 510.

(4) A propos de cette tradition, voir *Rapport sur une mission archéologique à Ceylan*, par L. FINOT et V. GOLOUBEV, BEFEO., 1930, p. 642.

entretiens, auxquels participait parfois notre ami Jules BLOCH. Le problème nous passionnait, et il fut décidé, entre le Maître et moi, d'en faire l'objet d'un travail en commun. En décembre 1934, je repartais pour l'Indochine. Dans une lettre adressée à Hanoi, Sylvain LÉVI me demandait des nouvelles de notre ami, le Sdâc Komlõn. « Décidément, disait-il, le sujet m'intéresse. Si je pouvais, je serais venu te relancer à Angkor. »

En même temps il écrivait à M. G. Cœdès : « Je suis heureux que ce roman du roi lépreux au Kamboja t'eût paru intéressant. C'était une des fleurs que je destinais au bouquet de notes indiennes sur l'Indochine que j'ai toujours en vue pour le *Bulletin*... quand j'aurai du temps. »

Il y avait encore bien d'autres liens qui auraient ramené le Maître en Indochine, du moins par la pensée, si sa mort n'avait pas suivi de si près celle de Louis FINOT. Parmi les nombreux travaux qu'il avait amorcés sous forme de fiches, de lettres et carnets de notes, se trouve une étude sur les textes en sanskrit corrompu, utilisés au Siam et au Cambodge pour le rituel de la cour royale. Dans un autre travail, plus avancé, et qui vient d'être publié par les soins de la Société Asiatique, Sylvain LÉVI reprend le thème des relations entre l'Inde et le Fou-nan, à propos du mot *tchan-t'an* (*candana*), terme par lequel les historiens et annalistes chinois désignaient le souverain de ce pays (1). Enfin, il y avait le *Corpus* d'inscriptions khmères commencé par Louis FINOT, et dont la publication devait être reprise par l'un de ses disciples. En voyant s'achever cette œuvre considérable, Sylvain LÉVI aurait sans doute évoqué plus d'une fois ses années de jeunesse, années heureuses où, indianiste débutant, il déchiffrait des textes çams et cambodgiens dans la bibliothèque de son maître vénéré, Abel BERGAIGNE.

VICTOR GOLOUBEV.

PRINCIPAUX TRAVAUX DE M. SYLVAIN LÉVI.

- La Bṛhatkathāmañjarī de Kshemendra.* (JA., 1885, 2^e sem., et 1886, 1^{er} sem.)
Deux chapitres du Sarva-Darçana-Saṃgraha. Le système Pācupata et le système Çaiva. (Bibl. Ec. H.-Et., Sc. rel., I, 1889.)
Aryens. (Grande Encycl., t. IV.)
Brahmā. Brahma. Brāhmaṇas. Brahmane. Brahmanisme. Brahmoïsme. (Ibid., t. VII.)
Calendrier hindou. (Ibid., t. VIII.)
Castes de l'Inde. (Ibid., t. IX.)
Ed. : Abel BERGAIGNE, *Recherches sur l'histoire de la liturgie védique.* (JA., 1889, 1^{er} sem.)
Quid de Graecis veterum Indorum monumenta tradiderint. Paris, E. Bouillon, 1890.
Abel Bergaigne et l'indianisme. (Revue bleue, 1^{er} mars 1890.)
Le théâtre indien. (Bibl. Ec. H.-Et., Sc. philol., 83, 1890.)
Notes sur l'Inde à l'époque d'Alexandre. (JA., 1890, 1^{er} sem.)
Notes de chronologie indienne. I, Çālivāhana dans Plin. II, *Date de Vasubandhu.* (JA., 1890, 2^e sem., et 1891, 1^{er} sem.)
Ed. : Georges GUIEYSSE, *Notes d'épigraphie indienne.* (JA., 1890, 2^e sem.)

(1) Cf. *Kaṇiṣka et S'ātavāhana*, JA., Janvier-Mars 1936, p. 76 et suiv.

- La Grèce et l'Inde d'après les documents indiens.* (Revue des Etudes grecques, 1891.)
- Notes de chronologie indienne.* [III.] *Devānāmpriya. Açoka et Kātyāyana.* (JA., 1891, 2^e sem.)
- Le bouddhisme et les Grecs.* (Revue de l'Histoire des Religions, t. 23, 1891.)
- Le Buddhacarita d'Açvaghōṣa.* (JA., 1892, 1^{er} sem.)
- La science des religions et les religions de l'Inde.* (Ann. Ec. H.-Et., Sc. rel., 1892.)
- Arjuna, successeur de Harṣa Çilāditya.* (JA., 1892, 2^e sem.)
- Un projet de cartographie historique de l'Inde.* (3^e Congr. Or. Londres, I, 1892.)
- Eres indiennes.* (Grande Encycl., t. XVI.)
- Un nouveau document sur le Milinda-praçna.* (Comptes rendus de l'Acad. des Inscr., 1893.)
- Un journaliste indien : Behramji Malabari, sa vie et son œuvre.* (Revue bleue, 1893.)
- Ed. : Abel BERGAIGNE, *Inscriptions sanscrites du Campā et du Cambodge.* Paris, 1893.
- Introduction à Edouard SPECHT, *Deux traductions chinoises de Milindapañho.* Paris, E. Leroux, 1893.
- Note sur la chronologie du Népal.* (JA., 1894, 2^e sem.)
- Note préliminaire sur l'inscription de Kiu-yong koan,* par Ed. CHAVANNES et S. LÉVI. (JA., 1894, 2^e sem.)
- Préface à H. OLDENBERG, *Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté,* Traduit par A. FOUCHER. Paris, Félix Alcan, 1894.
- Voyage des pèlerins bouddhistes. L'itinéraire d'Ou-k'ong (751-790).* traduit et annoté par MM. S. LÉVI et Ed. CHAVANNES. (JA., 1895, 2^e sem.)
- Note on the Chinese equivalent of Raṅgamātī.* (Proc. As. Soc. Beng., 1895.)
- Le théâtre indien à Paris.* (Revue de Paris, 1895.)
- Hindouisme.* (Grande Encycl., t. XX.)
- Hiouen-tsang.* (Ibid.)
- Inde.* (Ibid.)
- Deux peuples méconnus.* (Mélanges Harlez, 1896.)
- Les donations religieuses des rois de Valabhī.* (Bibl. Ec. H.-Et., Sc. rel., VII, 1896.)
- Notes sur diverses inscriptions de Piyadasi.* (JA., 1896, 1^{er} sem.)
- Note rectificative sur le Ki-pin.* (JA., 1896, 1^{er} sem.)
- Trad. : M. WASSILIEFF, *Le bouddhisme dans son plein développement d'après les Vinayas.* (Revue de l'Histoire des Religions, t. 34, 1896.)
- Une poésie inconnue du roi Harṣa Çilāditya.* (Actes du Dixième Congrès des Orientalistes, 1897.)
- Notes sur les Indo-Scythes.* (JA., 1896, 2^e sem., et 1897, 1^{er} sem.) (Résumé en anglais dans Anal. Bolland., XXV.)
- Note additionnelle sur les Indo-Scythes.* (Ibid., 1897, 2^e sem.)
- Lokakala. Lokayatas.* (Grande Encycl., t. XXII.)
- La Doctrine du sacrifice dans les Brāhmaṇas.* (Bibl. Ec. H.-Et., Sc. rel., XI, 1898.)
- Kapilavastu.* (Hansei Zasshi, XIII, 1898.)
- Rapport sur une mission dans l'Inde et au Japon.* (Comptes rendus de l'Acad. des Inscr., 1899.)

- De Nagasaki à Moscou par la Sibérie* (Ann. de Géogr., t. VIII, 1899.)
Les Missions de Wang Hiuen-ts'e dans l'Inde. (JA., 1900, 1^{er} sem.)
Note sur l'origine du nom de kharoṣṭhī. (Ibid., 1901, 2^e sem.)
Notes chinoises sur l'Inde. I. *L'écriture kharoṣṭrī et son berceau.* II. *Une version chinoise du Bodhicaryāvatāra.* III. *La date de Candragomin.* IV. *Le pays de Kharoṣṭra et l'écriture kharoṣṭrī.* V. *Quelques documents sur le bouddhisme indien dans l'Asie centrale.* (BEFEO., II-V, 1902-1905.)
La date de Candragomin. (Prem. Congr. Intern. Et. Extr.-Or., Hanoi, 1902.)
Sur quelques termes employés dans les inscriptions des Kṣatrapas. (JA., 1902, 1^{er} sem.)
La légende de Rāma dans un avadāna chinois. (Album Kern, 1903.)
The transformation of Sanscrit Studies in the course of the nineteenth Century. (Congress Arts a. Sc., III, 1904.)
Notes on the Indo-Scythians, extracted and rendered into English... by W. R. PHILIPPS. (The Ind. Ant., vol. XXXII, 1903, et vol. XXXIII, 1904.)
Further notes on the Indo-Scythians, extracted and rendered into English... by W. R. PHILIPPS. (The Ind. Ant., vol. XXXIII, 1904.)
The Kharoṣṭri writing and its cradle, translated by Christian A. CAMERON. (The Ind. Ant., vol. XXXIII, 1904.)
On some terms employed in the inscriptions of the Kshatrapas, translated... under the direction of J. BURGESS. (The Ind. Ant., vol. XXXIII, 1904.)
Le Saṃyuktāgama sanscrit et les feuillets de Grünwedel. (T'oung Pao, 2^e sér., vol. V, 1904.)
La transmigration des âmes dans les croyances hindoues. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Vulg., t. XVI, 1904.)
Anciennes inscriptions du Népal. (JA., 1904, 2^e sem., et 1907, 1^{er} sem.)
Préface à G. COURTILLIER, *Le Gīta-govinda, pastorale de Jayadeva.* (Bibl. orient. elzév., t. LXXVIII, 1904.)
Le Népal, étude historique d'un royaume hindou. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Et., t. XVII-XIX, 1905-1908.)
[*Notice sur des lettres adressées à Hauvette-Besnault.*] (JA., 1905, 1^{er} sem.)
L'Inde ancienne. (Journ. des Sav., 1905.)
Les Jātakas, étapes du Bouddha sur la voie des transmigrations. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Vulg., t. XIX, 1906.)
Des préverbes chez Pāṇini (Sūtras I, 4, 80-82). (Mém. Soc. Ling. de Paris, t. XIV, 1906.)
La transformation des études sanscrites au cours du XIX^e siècle. (Revue des idées, I, 1906.)
The Kharoṣṭra country and the Kharoṣṭrī writing. Translated by MABEL BODE. (The Ind. Ant., vol. XXXV, 1906.)
Les éléments de formation du Divyāvadāna. (T'oung Pao, 2^e sér., vol. VIII, 1907.)
La formation religieuse de l'Inde contemporaine. (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Vulg., t. XXV, 1907.)
Abhidharma Kośa Vyākhyā. (Encycl. Rel. and Ethics, I, 1907.)
[*Sur les sources du Divyāvadāna.*] (JA., 1907, 1^{er} sem.)
Ed. et trad. : *Asaṅga, Mahāyāna-Sūtrālaṃkāra,* exposé de la doctrine du Grand

- Véhicule selon le système Yogācāra. (Bibl. Ec. H.-Et., Sc. philol., vol. 159 et 190, 1907-1911.)
- L'original chinois du sūtra tibétain sur la Grande-Ourse.* (T'oung Pao, 2^e sér., vol. IX, 1908.)
- Açvaghōṣa, le Sūtrālaṃkāra et ses sources.* (JA., 1908, 2^e sem.)
- Numismatique hindoue.* (Journ. des Sav., 1908.)
- Les Saintes Écritures du bouddhisme. Comment s'est constitué le canon sacré ?* (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Vulg., t. XXXI, 1909.)
- Otto Donner.* (JA., 1909, 2^e sem.)
- Documents de l'Asie centrale (Mission Pelliot). Textes sanskrits de Touen-houang.* (JA., 1910, 2^e sem.)
- L'enseignement de l'orientalisme en France, son état actuel, les réformes nécessaires.* (Rev. de synth. hist., 1910.)
- La Mission Pelliot en Asie centrale.* (Ann. de Géogr. t., XIX, 1910.)
- Note préliminaire sur les documents en tokharien de la Mission Pelliot.* (JA., 1911, 1^{er} sem.)
- Vyuthena 256.* (Ibid.)
- Etude des documents tokhariens de la Mission Pelliot. I, Les bilingues.* (Ibid., 1911.)
- Sir Alfred Lyall.* (Ibid., 1911, 1^{er} sem.)
- Les études orientales, leurs leçons, leurs résultats.* (Ann. Mus. Guimet. Bibl. Vulg., t. XXXVI, 1912.)
- Une légende du Karuṇā-Puṇḍarika en langue tokharienne.* (Festschrift Thomsen, 1912.)
- Wang Hiuan-ts'ö et Kaniška.* (T'oung Pao, 2^e sér., vol. XIII, 1912.)
- Un fragment tokharien du Vinaya des Sarvāstivādins.* (Collection Hoernle, n^o 149, 4.) (JA., 1912, 1^{er} sem.)
- Documents de l'Asie centrale (Mission Pelliot). L'Apramāda-varga, étude sur les recensions des Dharmapadas.* (Ibid., 1912, 2^e sem.)
- Observations sur une langue précanonique du bouddhisme.* (Ibid., 1912, 2^e sem.)
- Nilakaṇṭhadhāraṇī.* (JRAS., N.S., vol. XLIV, 1912.)
- E. Lang.* (JA., 1912, 1^{er} sem.)
- Documents de l'Asie centrale (Mission Pelliot). Le « tokharien B », langue de Koutcha.* (JA., 1913, 2^e sem.)
- Autour du Bäveru-jātaka.* (Ann. Ec. H.-Et., Sc. philol., 1913-1914.)
- Remarques sur les formes grammaticales de quelques textes en tokharien B...* par S. LÉVI et A. MEILLET. (Mém. Soc. Ling. de Paris, t. XVIII, 1912-1913.)
- Tokharian Prātimokṣa Fragment.* (JRAS., N.S., vol. XLV, 1913.)
- Les grands hommes dans l'histoire de l'Inde.* (Ann. Mus. Guimet, Bibl. Vulg., t. XL, 1914.)
- Central Asian Studies.* (JRAS., N.S., vol XLVI, 1914.)
- Trois notes. I. La date de Kaniška. II. Le nom de Kuṣaṇa. III. Les rois Fou-tou de Khotan.* (JRAS., N.S., vol. XLVI, 1914.)
- Introduction à J. PRZYLUŚKI, Le Nord-Ouest de l'Inde dans le Vinaya des Mūla-Sarvāstivādins.* (JA., 1914, 2^e sem.)
- Préface à Albert BASTON, Le théâtre indien avant Kālidāsa. Vāsavadattā, drame en six actes, de Bhāsa* (Bibl. orient. elzév., t. LXXXVII, 1914.)

- Le catalogue géographique des Yakṣa dans la Mahāmāyūrī* (JA., 1915, 1^{er} sem.)
- Quelques titres énigmatiques dans la hiérarchie ecclésiastique du bouddhisme indien*, par S. LÉVI et Ed. CHAVANNES. (Ibid.)
- Sur la récitation primitive des textes bouddhiques.* (Ibid.)
- Les seize arhat protecteurs de la Loi*, par S. LÉVI et Ed. CHAVANNES. (JA., 1916, 2^e sem.)
- L'indianisme.* (La Science française, t. II, 1916.)
- Notes sur le koutchéen. I. Additions aux remarques sur les formes grammaticales, II. Trois élargissements par -am-*, par S. LÉVI et A. MEILLET. (Mém. Soc. Ling. de Paris, t. XIX, 1916.)
- Kucchean Fragments.* (HOERNLE, *Manuscript remains of Buddhist Literature*, 1916.)
- Tato jayam udirayet.* (Commemorative Essays presented to R.G. BHANDARKAR, 1917, Ann. Bhand. Inst., I, 1918-20.)
- Manuscript remains of Buddhist Literature.* (JRAS., N.S., vol. XLIX, 1917.)
- Pour l'histoire du Rāmāyaṇa.* (JA., 1918, 1^{er} sem.)
- Yaçomitra. Sphuṭārthā Abhidharmakośavyākhyā... First kośasthāna*, edited by S. LÉVI and Th. STCHERBATSKY. (Bibliotheca Buddhica, XXI, 1918.)
- Trad. : *La légende de Nala et Damayantī.* (Les Classiques de l'Orient, I, 1920.)
- G. K. NARIMAN. *Literary History of Sanskrit Buddhism.* (From WINTERNITZ, Sylvain LÉVI, HUBER.) Bombay, D. B. Taraporevala Sons, 1920.
- La suite des idées dans les textes sanscrits, à propos d'une des inscriptions de Nasik.* (Cinquantenaire de l'Ec. H.-Ét., Sc. philol., 1921.)
- La part de l'indianisme dans l'œuvre de Chavannes.* (Bull. Musée Guimet, fasc. I, 1921.)
- Préface à Ed. CHAVANNES, *Contes et légendes du bouddhisme chinois.* (Les classiques de l'Orient, IV, 1921.)
- Ancient India.* Lecture delivered at the Calcutta University. (Calcutta Review, 1922.)
- Introduction to D.C. SEN, *Chaitanya and his Contemporaries.* Calcutta, 1922.
- Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde.* (JA., 1923, 2^e sem.)
- Deux nouveaux traités de dramaturgie indienne : Nāṭyadarpaṇa et Nāṭakalakṣaṇa-ratnakośa.* (Ibid.)
- Sir Asutosh Mookerjee.* (JA., 1924, 2^e sem.)
- L'Asie nouvelle. Deux personnalités. Deux œuvres.* (La Géographie, t. XLI, 1924.)
- L'enseignement en Indochine.* (Comptes rendus de l'Acad. des Sc. col., IV, 1924-25.)
- Les parts respectives des nations occidentales dans le progrès de l'indianisme.* (Scientia, janvier 1924.)
- Vijñaptimātratāsiddhi. Deux traités de Vasubandhu : Viṃśatikā (la vingtaine) accompagnée d'une explication en prose, et Trīṃśikā (la trentaine) avec le commentaire de Sthiramati, original sanscrit publié pour la première fois d'après les manuscrits rapportés du Népal.* (Bibl. Ec. H.-Ét., Sc. philol., 245, 1925.)
- The Art of Nepal.* (Indian Art and Letters, vol. I, n° 2, 1925.)
- Félix Lacôte (1873-1925).* (JA., 1925, 1^{er} sem.)
- Le sūtra du Sage et du Fou dans la littérature de l'Asie centrale.* (Ibid., 1925, 2^e sem.)

Gonarda, le berceau du Gonardīya. (Asutosh Mukherjee Commemoration Volumes, III, 2, 1925.)

Eastern humanism, an address delivered in the University of Dacca on 4 february 1922. (Dacca University Bulletins, n° 4, 1925.)

L'Inde. Paris, Librairie Larousse, 1925. (Histoire générale des Peuples, de l'antiquité à nos jours, publiée sous la direction de Maxime PÉRIE.)

Notes indiennes. I. *Deux notes sur la Viṃśatikā de Vasubandhu.* II. *Notice sur un manuscrit du Dharmasamuccaya découvert au Népal.* III. *Notes sur la géographie ancienne de l'Inde.* (JA. 1925, 1^{er} sem.)

King Śubhakara of Orissa. (Ep. Ind., XV, 1925.)

Ptolémée, le Niddesa et la Bṛhatkathā. (Etudes Asiatiques, publ. à l'occasion du 25^e anniversaire de l'EFEO., 1925.)

Préface à E. BURNOUF, *Le Lotus de la Bonne Loi.* N^{le} édition. Paris, Maisonneuve, 1925.

Problèmes indo-hébraïques. I. *Gozan.* II. *Le roi Nahusa métamorphosé en serpent.* (Mélanges Israël Lévi, 1926.)

L'Inde et le monde. Paris, H. Champion, 1926.

T. Ganapati Sastri. (JA. 1926, 1^{er} sem.)

Pihunḍa, Pithuḍa, Pitundra. Translated from the French by S. M. EDWARDES. (The Ind. Ant., vol. LV, 1926.)

Paloura-Dantapura. A translation of a Note by S. LÉVI. (Ibid.)

Ikari « ancre ». (Mélanges sinologiques offerts au Prof. Kano Naoko, Kyōto, 1927.)

Matériaux japonais pour l'étude du bouddhisme. (Bull. Maison franco-japonaise, Sér. fr., I, 1927.)

Le Drṣṭānta-Pañkli et son auteur. (JA., 1927, 2^e sem.)

Écriture kharoṣṭhī. Écriture brāhmī. Écriture devanāgarī. (Ch. FOSSEY, *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, rédigées par un groupe de savants. Paris, Imp. Nationale, 1927.)

Note additionnelle à Y. YOSHIZAWA, *Le signe du « nigori » dans l'écriture syllabique japonaise.* (JA., 1927, 2^e sem.)

Encore Āśvaghoṣa. (JA., 1928, 2^e sem.)

Religions universelles et religions particulières. (Shūkyogaku, Rev. d'ét. relig., Tōkyō, 1928.)

Taiwan, Formose sous le régime japonais. (Bull. Soc. Autour du monde, n° 31, déc. 1928.)

Notes on Manuscript remains in Kuchean. (A. STEIN, *Innermost Asia*, t. II, 1928.)

Bukkyō jinbun shugi 佛教人文主義. Traduit par Ryūjō YAMADA 山田龍城 et publié sous la direction de Junjirō TAKAKUSU 高楠順次郎. Tōkyō, Maison franco-japonaise, 1928.

Discours inaugural à la séance du 16 novembre 1928 de la Société Asiatique. (JA., 1929, 1^{er} sem.)

Autour d'Āśvaghoṣa. (Ibid., 1929, 2^e sem.)

L'inscription de Mahānāman à Bodh-Gayā. (Indian Studies in honor of Ch. R. Lanman, 1929.)

Recherches à Java et à Bali. (Oostersch Genootschap in Nederland, 1929.)

Les « marchands de mer » et leur rôle dans le bouddhisme primitif. (Bull. Amis de l'Orient, 1929.)

Ysa. (Feestbundel... Bataviaasch Genootschap van Kunsten..., Weltevreden, 1929.)

Pre-Aryan and Pre-Dravidian in India, by S. LÉVI, J. PRZYLUKI and J. BLOCH. Translated from the French by P. Chandra BAGCHI. Calcutta, University Press, 1929.

La Maison franco-japonaise de Tôkyô. (Revue de Paris, 15 sept. 1929.)

Ed. : *Hôbôgirin*, Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises. Tôkyô, 1929-31.

Avant-propos à Ulrich ODIN, *Peintures chinoises et japonaises de la collection Ulrich Odin.* (Ars Asiatica, XIV, 1929.)

Quelques documents nouveaux sur les Juifs du Sud de l'Inde. (Revue des Etudes Juives, LXXXIX, 1930.)

La pesée de l'éléphant. (Modi Memorial Volume, Bombay, 1930.)

Mañimekhalā, divinité de la mer. (Bull. Acad. royale de Belgique. Classe des Lettres, 5^e sér., t. XVI, nos 5-7, 1930.)

Mañimekhalā, a Divinity of the Sea. (The Ind. Hist. Quart., vol. VI, 1930.)

Ed. : *Collection japonaise.* Paris, Leroux, 1930.

On Mañimekhalā « the guardian Deity of the Sea » (a Cambodian document). (The Ind. Hist. Quart., vol. VII, 1931.)

More on Mañimekhalā (The Ind. Hist. Quart., vol. VII, 1931.)

Les mudrās et leur intérêt religieux et ethnographique. (Actes du Dix-huitième Congrès des Orientalistes, 1931.)

Un ancêtre de Tagore dans la littérature javanaise. (Golden Book of Tagore, 1931.)

The Karmavibhaṅga illustrated in the Sculptures of the buried basement of the Barabudur, 1931. (Ann. Bibl. of Ind. Arch., 1929.)

Kouen Louen et le Dvīpāntara. (Bijd. tot de Taal-, Land- en Volkenk. van Nederland.- Indië, deel 88, IV, 1, 1931.)

Un nouveau document sur le bouddhisme de basse époque dans l'Inde. (Bull. of the School of Orient. St., London Institution, vol. VI, part 2, 1931.)

Ed. : *Indochine.* Paris, S^u d'Et. Géogr., Mar. et Col., 1931. (Expos. Col. Intern. de Paris.)

Préface à Th. B. VAN LELYVELD, *La danse dans le théâtre javanais.* Paris, Floury, 1931.

Note sur des manuscrits sanskrits provenant de Bamiyan (Afghanistan) et de Gilgit (Cachemire). (JA., 1932, 1^{er} sem.)

Un système de philosophie bouddhique. Matériaux pour l'étude du système Vijñaptimātra. (Bibl. Ec. H.-Et., Sc. philol., 260, 1932.)

L'entrée du sanscrit au Collège de France. (Livre jubilaire du Quatrième Centenaire du Collège, 1932.)

Maitreya le Consolateur. (Mélanges Linossier, t. II, 1932.)

Syandanikā. (Grierson Comm. Vol., I, et Ind. Linguistics, II, 1932.)

Discours prononcé aux obsèques de M. Paul Alphandéry. (Revue de l'Histoire des Religions, t. CVI, 1932.)

Ed. et trad. : *Mahākarmavibhaṅga (La grande classification des actes) et Karmavibhaṅgopadeśa (Discussion sur le Mahā Karmavibhaṅga).* Paris, Leroux, 1932.

Le « Tokharien ». A propos de la *Tocharische Grammatik* publiée par MM. SIEG, SIEGLING et SCHULZE. (JA., 1933, 1^{er} sem.)

Fragments de textes koutchéens . . . publiés et traduits avec un vocabulaire et une introduction sur le « tokharien ». (Cahiers de la Soc. As., II., 1933.)

Ed. : *Sanskrit Texts from Bali*. (Gaekwad's Oriental Series, LXVII, 1933.)

Préface à Miss R. LAJWANTI, *Les Sikhs, origine et développement de la communauté*. 1933.

Devaputra. (JA., 1934, 1^{er} sem.)

Bilaṅga-dutiya. (Comemoration Volume of the Science of Religion in Tōkyō Imp. University, 1934.)

Alexandre et Alexandrie dans les documents indiens. (Mélanges Maspero, 1934.)

L'Inde et la Civilisation humaine. (Cahiers de Radio-Paris, juill. 1934.)

Ed. : *Collection d'Etudes mythologiques*. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1934.

Préface à Ed. CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripiṭaka chinois*, t. IV. Paris, Impr. Nationale, 1934.

Préface à Raymond SCHWAB, *Vie d'Anquetil-Duperron*... Paris, E. Leroux, 1934.

Introduction à Odette BRUHL, *Aux Indes, sanctuaires*. Paris, Hartmann, 1935.

Māla vihāra. (Bull. of the School of Orient. St., London Institution, vol. VIII, parts 2 and 3, 1936.)

Alexander and Alexandria in Indian Literature. (The Ind. Hist. Quart., vol. XII, 1936.)

On a tantrik fragment from Kucha (Central Asia). (The Ind. Hist. Quart. Vol. XII, 1936.)

Kaniṣka et Śātavāhana, deux figures symboliques de l'Inde au premier siècle. (JA., 1936, 1^{er} sem.)

Louis Finot. (Ibid.)



G. A. TROUVÉ.

Le 18 juillet dernier est décédé à Siemrāp, à l'âge de 33 ans, Georges Alexandre TROUVÉ, Inspecteur du Service archéologique et Conservateur des monuments du groupe d'Aṅkor. Le jeune architecte, dont nous déplorons la mort prématurée, était né à Nantes le 2 février 1902. Après avoir fait de solides études à l'Ecole des Beaux-Arts et avoir participé, avec succès, à plusieurs concours, il obtint en 1926 son diplôme d'architecte. Sa carrière coloniale débuta en 1929. Engagé comme conseiller technique par le Crédit Foncier de l'Indochine, il ne tardait pas à donner sa mesure en dessinant la façade de la Banque de l'Indochine et celle de l'Imprimerie d'Extrême-Orient à Hanoi, et en construisant, dans la même ville, l'immeuble moderne qui occupe le coin de la rue Paul Bert et du boulevard Francis Garnier, au bord du Petit Lac.

Nommé membre temporaire de l'Ecole Française d'Extrême-Orient par arrêté du 22 avril 1931, G. A. Trouvé commença par passer un mois à Hanoi, où, tout en se documentant sur l'archéologie indochinoise, il mit au point divers projets concernant l'aménagement intérieur du Musée Louis Finot. Il quitta Hanoi le 28 mai; et, après la visite des principaux sites archéologiques du Champa, arriva à Aṅkor où devait